
Discours de Grégory Doucet, Maire de Lyon
Commémoration du génocide des Tutsi du Rwanda
Place Antonin Poncet
Vendredi 7 avril 2023

(Seul le prononcé fait foi)

Madame la Secrétaire Générale Préfète déléguée pour l'égalité des chances,
représentant la préfète de la région Auvergne-Rhône-Alpes, préfète du Rhône,
(Vanina Nicoli)

Mesdames et Messieurs les parlementaires,

Madame la Présidente de l'Association IBUKA Auvergne Rhône-Alpes (Agnès Gahigi)

Madame la Représentante du président de la métropole de Lyon (Véronique
Moreira)

Monsieur le Vice-président de la LICRA Auvergne-Rhône-Alpes (Alain BLUM)

Mesdames et Messieurs les membres du corps consulaire,

Mesdames et messieurs les élus,

Mesdames et Messieurs les présidents d'associations,

Mesdames et Messieurs,

Nous voilà réunis, pour la troisième fois à Lyon, afin de commémorer le génocide des Tutsi du Rwanda. Cette cérémonie co-organisée par la ville et l'association Ibuka-AURA – *en lien avec l'Etat, dans le cadre de la journée mémorielle nationale* – est désormais solidement installée dans le calendrier républicain de notre cité.

Sa raison d'être tient dans le respect dû aux victimes, dans l'expression de notre solidarité à l'égard des rescapés et des familles de rescapés. Dans l'hommage à rendre à tous les Tutsis qui ont eu à subir l'innommable – *et qui doit se nommer pourtant* – se décrire et se dire. Se transmettre. Afin que son souvenir ne soit pas effacé ; et que ne se réalise pas, sourdement et lentement, par une voie détournée, le projet des bourreaux d'évacuer une identité, une histoire et une culture hors de la communauté humaine.

Sa raison d'être – à *cette cérémonie* – tient encore dans la nécessité d'en finir avec le déni de responsabilité de notre pays. Ce que nous avons commencé à faire grâce au rapport Duclert et au président de la République, reconnaissant – *je cite* – des « responsabilités lourdes et accablantes ». Et qui doit encore se prolonger par l'entreprise sourcilleuse et exigeante des historiens, libérée des obstacles et des secrets d'Etat ... pour parvenir à comprendre enfin les ressorts de cette tragédie absolue.

Qui a une portée universelle.

Parce que si on n'en extrait pas les racines, sans l'examen des soubassements, sans démantèlement de sa mécanique morbide ... alors la violence destructrice inhérente à tout processus semblable ou approchant, peut, à tout moment, refaire surface. Ici, là-bas, ailleurs.

Et paradoxalement, il faut dire que le génocide des Tutsi du Rwanda n'a pas d'équivalent. Qu'on ne peut pas le comparer. Qu'il est unique, inédit et singulier dans sa forme et dans ses fondements. Qu'il n'a pas de mesure.

Pas de mesure ... certes, on peut dénombrer les morts, les blessés, les mutilés, les suppliciés.

Il faut le faire, alors faisons-le : cela donne une première idée. Même si cela ne dit rien des traumatismes enfouis, des douleurs psychologiques et symboliques qui n'en finissent plus de se répercuter.

Comme l'a écrit Esther Mujawayo : « **Le génocide est un trou noir, une plaie béante qui ne se referme jamais complètement** ».

Et dans ce trou noir que voit-on ? Que plus de 800 000 Tutsi ont péri assassinés en moins de 100 jours entre le 7 avril 1994 et le mois de juillet, au Rwanda, victimes d'un plan qui visait à les éradiquer purement et simplement. De la plus atroce des manières.

Expliquons – *surtout au plus jeunes* – qu'il ne s'agissait pas d'un déchaînement de « sauvagerie spontanée », comme les commentateurs occidentaux, imprégnés de préjugés sur l'Afrique, ont pu l'exprimer à l'époque. Ni « sauvage », ni « spontanée », la rationalité meurtrière qui s'est exercée, a été mise en œuvre par une fraction puissante appartenant à la mouvance présidentielle d'alors. Qui avait pris soin d'installer progressivement une organisation capable de tuer à grande échelle.

Rappelons que si sa soudaineté explosive nous plonge, aujourd'hui encore, dans la stupeur et l'hébètement ... de nombreux massacres localisés avaient constitué, sous bien des aspects, des quasi-expérimentations préparant le génocide. Des crimes annonciateurs

avaient déjà été pensés, déjà été commis. Le silence quasi général de la communauté internationale et l'impunité de leurs auteurs ne purent que conforter le dessein génocidaire.

Enseignons comment le Rwanda avait progressivement été conquis par une idéologie raciste. Car ce n'est pas l'existence pluriséculaire des identités Tutsi et Hutu qui est à la racine des massacres des premiers par les seconds. Mais bien les manipulations politiques qui font fait de l'appartenance ethnique un critère décisif du point de vue des massacreurs. La société rwandaise n'était pas ancestralement disposée à la violence et à la cruauté. Et non, les communautés Tutsi et Hutu n'étaient pas ennemies depuis toujours, avant que le mythe n'en soit forgé au cours de la présence coloniale.

Parce que, sans doute, il était plus facile de diviser pour régner. Au point que tous les éléments d'un conflit social se trouvèrent réunis à la fin des années cinquante.

Il nous faut alors remonter en 1959, au moment où des habitations de Tutsi furent incendiées, de nombreux chefs et sous-chefs contraints de s'enfuir, des milliers de Tutsi exilés. Il nous faut remonter en 1963, au moment où de nombreux Tutsi furent exécutés ... et déclenchés contre eux les arrestations arbitraires, les pogroms, les interdictions de libre circulation, les politiques limitatives d'accès à l'enseignement et à certains emplois ... la propagande d'Etat ouvertement raciste. Chez l'autre, tout était dénigré : sa façon de se nourrir, de parler, son origine, bref son être. L'ensemble, encapsulé dans un mélange de sentiments inexprimés, de peur, de souhaits de vengeance et de crainte de ces vengeances.

Pourtant les sentiments de haine raciale était surtout portée par la minorité occidentalisée qui se battait pour le pouvoir. Et encore, pas par toute. Dans la paysannerie, représentant les neuf dixièmes de la population, la distinction entre pasteurs et agriculteurs, entre Hutu et Tutsi ne valait pas antagonisme, rapportent les historiens. Aussi la coexistence et le brassage furent la règle plutôt que l'oppression jusqu'aux années 90.

Le 11 octobre 1990, à quinze heures, dans la commune de Kibilira, commencèrent les massacres des Tutsi du secteur de Rubona. Ils étaient attaqués, pillés et tués par leurs voisins Hutu, les femmes et les enfants n'étaient pas épargnés, leurs maisons étaient incendiés. Il y eut 120 victimes. Une commission internationale confirma deux ans plus tard que le pogrom avait été préparé par une réunion à la sous-préfecture. D'autres tueries suivirent, incluant le meurtre des enfants, impliquant la hiérarchie du pouvoir central et des administrations locales. Elles révèlent que l'intention génocidaire était déjà là.

En avril 1994, enfin, quand commença l'extermination de masse après l'assassinat du président Habyarimana, cela faisait déjà trois ans que la « solution finale » était l'objet de discours tenus par de hauts responsables politiques, d'articles de presse et d'émissions de radio.

La population Tutsi est alors exécutée de manière publique, sur place. A Kigali, les miliciens recrutés sur la base des quartiers forment des groupes dont les membres se connaissent. Ils ont des chefs, des autorités de quartiers, établissent les listes de Tutsi. Des militaires patrouillent de barrages en barrages, la radio Mille Collines ne cesse de marteler que tuer les civils Tutsi, c'est se débarrasser des traîtres.

En milieu rural, la densité de la population fait que souvent on cultive son champ sur des terres familiales à portée de regard du propriétaire voisin. Les enfants des uns et des autres sont inextricablement mêlés, quand ils vont à l'école, ramassent du bois, vont chercher de l'eau. Dans ces conditions, comment s'échapper alors que les voisins connaissent les fugitifs et qu'ils sont contraints par les autorités communales et les milices de les saisir chez eux, de les poursuivre et de les mettre à mort ? Cela déchire le cœur quand on réalise ce à quoi renvoie l'expression « génocide de proximité ».

On a souvent entendu évoquer la machette et la matraque à clous. On a souvent exposé comment au-delà de la mort, on avait fait délibérément souffrir. De très nombreux témoignages mettent en avant la même trame :

Pourchassées par des bandes dirigées par des soldats et des miliciens, les victimes sont contraintes de se réfugier dans une école, une église, un dispensaire, un local administratif. La troupe des assaillants attaquent alors par jets de grenade et fusillades, après quoi les tueurs passent « finir le travail », comme ils disent, à la machette.

Certains évanouis, couverts de sang, passèrent pour morts. Ils s'en sortirent ainsi. Dans cet abîme d'épouvante, il faut avoir aussi le courage de mentionner les actes de résistance émanant de Rwandais hutu qui ont protégé des voisins, au risque de leur propre vie. Même dans les groupes les plus impliqués, il y eut des sauveteurs. Ainsi des paysans hutus furent exécutés pour avoir caché des Tutsi, parfois pour le seul geste d'avoir refusé de laisser des corps abandonnés aux chiens et de les avoir enterrés.

Le génocide concerne au premier chef, ceux qui l'ont subi : les Tutsi, exterminés pour le simple fait d'être nés Tutsi.

Ce génocide concerne la France aussi, notre pays, qui est liée à cette tragédie, au travers de ce qu'elle a fait ou de ce qu'elle n'a pas fait et des liens qu'elle entretenait et qu'elle entretient avec l'Afrique des grands lacs. En particulier avec le Rwanda.

Ce génocide concerne l'Humanité toute entière, aujourd'hui et pour toujours, en ce qu'il interroge en nous, notre capacité à aimer et à haïr, notre capacité à détruire et à protéger, à nous interposer ou à laisser faire, à considérer toutes les femmes et tous les hommes de tous les continents comme des sœurs et des frères ... ce qu'ils sont, en vrai. Mais que nous oublions, souvent.

Ce qui ne pourra jamais être admis, quoi qu'il en soit, ce sont les tentatives négationnistes, les tentatives de minimisation, de fausses équivalences. C'est l'une des raisons aussi de notre présence ici.

Aujourd'hui, le Rwanda a pris un nouveau départ. A certains égards, il est à l'image de ses paysages verdoyants brochés de collines et de forêts, où ses rivières abondantes chantent l'équilibre et la paix retrouvés. Les femmes y ont pris largement leur place, permettant une nouvelle forme d'égalité. On s'y engage dans l'écologie, ce qui est un signe manifeste de confiance dans l'avenir et d'inspiration pour les autres. Je n'ignore pas cependant que des Tutsi à Lyon et ailleurs dans le monde vivent avec les répercussions intériorisées de ce qui est advenu sur la terre où ils ont grandi. Que d'autres sont nés depuis, que d'autres en sont partis pour bâtir et s'inventer, à leur façon, un avenir approprié à leurs aspirations.

« ***Le Rwanda est une fleur qui fleurit dans un jardin aride*** », écrivait Bernardin Muzungu. Voilà qui résonne avec les mots du petit prince et la promesse que j'ai faite l'an passé aux Tutsis de notre ville, de vous proposer un espace dédié, pour se recueillir... ou juste se retrouver. Peut-être un jardin justement. Qui ne soit pas non plus à l'écart du monde et si possible avec une vue. Cela prend un peu de temps, je sais, mais cela se fera.

Je vous remercie.